

CHAPITRE I

AUX SOURCES DU MYTHE : LA FONDATION

La genèse d'Alexandrie est directement liée au destin d'Alexandre, fondateur de la ville. Rien ne semblait prédisposer, à première vue, ce souverain d'un petit territoire du nord de la Grèce à décider du sort de la future capitale du monde égyptien. Mais la volonté du jeune Alexandre va rencontrer des circonstances favorables, et bouleverser à jamais l'équilibre du Moyen-Orient. Devenu roi de Macédoine à vingt ans, en 336 av. J.-C., Alexandre lance son royaume, qui se trouve à la tête d'une alliance avec d'autres cités grecques connue sous le nom de « ligue de Corinthe », dans une expédition inédite contre le gigantesque Empire perse achéménide. Cet Empire de vastes dimensions, dirigé par le roi Darius III, s'étendait de l'Égypte à la mer Noire, et de la mer Égée jusqu'à l'Indus. C'est dire si le déséquilibre entre les deux forces en présence semblait manifeste. Et pourtant, de victoire en victoire, l'armée menée par Alexandre réussira à longer les côtes de l'Asie Mineure, à traverser la Phénicie et la Syrie, puis à parvenir jusqu'en Égypte ; de là, Alexandre orientera ses troupes vers Babylone, puis vers Suse et Persépolis, en obtenant la dislocation de l'autorité perse et la mort de Darius III, assassiné par l'un de ses proches ; ne connaissant plus d'obstacles, l'expédition s'enfoncera dans le continent asiatique jusqu'à la mer Caspienne, aux montagnes de l'Hindou Kouch,

et même aux rives de l'Indus. Rentré à Babylone, Alexandre succombe brutalement en 323 av. J.-C., en laissant à ses successeurs un empire démesuré, qui s'étend de la Méditerranée jusqu'à l'Asie.

Cet itinéraire extraordinaire fait sans aucun doute d'Alexandre le plus grand conquérant de l'Antiquité. Mais au-delà de sa valeur d'exploit militaire, universellement saluée, les historiens s'accordent pour voir dans l'épopée d'Alexandre l'occasion d'un élargissement formidable du monde grec, tant du point de vue géographique que culturel : pendant tout son périple, Alexandre ne cessera d'affirmer son ambition de construire un seul empire, fondé non pas sur l'imposition de la culture macédonienne, mais sur sa fusion avec les coutumes orientales. De fait, même si le territoire qu'il a conquis est aussitôt divisé après sa mort, sa conquête fait office de charnière historique. Elle marque le passage de la Grèce classique, centrée sur les cités historiques (Sparte, Athènes, Corinthe) et repliée sur son patrimoine, à ce qu'il est convenu d'appeler le monde hellénistique : un univers bien plus large et plus métissé, du fait de son ouverture sur l'Orient et le sud de la Méditerranée. La fondation d'Alexandrie doit être comprise dans le cadre de cette aventure personnelle, et de ce changement radical d'horizon, qui donnent naissance à l'hellénisme. Elle en constitue d'ailleurs, aux yeux de la plupart des spécialistes, le premier emblème.

SCÈNE PRIMITIVE

Nous sommes en l'hiver 331 av. J.-C., au terme de la première grande série de conquêtes d'Alexandre. Le jeune général, âgé de vingt-quatre ans à peine, vient de défaire les troupes de Darius en Asie Mineure et en Syrie ; tous les obstacles sont levés dans sa descente vers le sud de la Méditerranée. Accueilli triomphalement en Égypte, par une population lasse des vexations que lui faisait subir l'occupant perse, Alexandre s'accorde quelques mois de relâche, avant de rebrousser chemin et de se diriger vers Babylone, pour accomplir ce qui sera la deuxième partie de son épopée. À en croire les témoins

antiques, c'est lors de ces quelques mois passés dans la province égyptienne qu'Alexandre aurait décidé de créer une ville de toutes pièces, sur les rives de la Méditerranée, non loin du Nil.

Cette « Alexandrie d'Égypte » n'est qu'une des nombreuses villes portant le nom du conquérant qui seront fondées au cours de son expédition : plus exactement, elle est la première correspondant à un projet de grande envergure et à une fondation *ex nihilo*. Elle sera suivie, entre autres villes nouvelles, par Alexandrie en Arie, Alexandrie en Arachosie, Alexandrie Eschaté, Alexandrie sur l'Oxus, Alexandrie Nicée, Alexandrie de Carmanie... Les villes portant le nom d'Alexandre s'égrènent tout au long du parcours vers l'est de l'armée macédonienne, dès qu'un site favorable offre la possibilité d'établir une garnison et de créer un relais du pouvoir politique. Mais « Alexandrie d'Égypte », à la fois par son prestige et par sa valeur inaugurale, fera vite oublier ses sœurs jumelles, vouées au déclin ou à des métamorphoses diverses : pour preuve, si l'on excepte la cité égyptienne, seule la ville afghane de Kandahar porte encore, sous sa forme orientalisée, le nom d'Alexandre. Sans surprise, de nombreux récits tournent autour de ce moment fondateur, où se décide le destin d'une cité qui sera parmi les plus puissantes de la Méditerranée.

On peut supposer que des raisons très pragmatiques ont guidé Alexandre dans sa décision de fonder une ville en Égypte : les Anciens mentionnent généralement la nécessité de consolider ses arrières après sa conquête de nouveaux territoires, le désir de marquer par un premier jalon les limites africaines de son empire en cours de constitution, ou encore la volonté d'installer durablement une colonie grecque pour assurer la prospérité du monde hellénique. On pourrait ajouter à cette liste de motivations le désir, moins avouable, de châtier les Levantins en créant une ville portuaire concurrente de Tyr, en Syrie, que le roi macédonien venait de conquérir à grand-peine, après un siège de plusieurs mois. À l'évidence, de multiples facteurs, à la fois militaires, économiques et politiques, se superposent pour justifier la fondation d'une ville-relais sur la côte égyptienne.

Pourtant, si les historiens de l'Antiquité ne sont pas insensibles aux raisons très concrètes qui ont guidé Alexandre, les innombrables récits

qui évoquent cet épisode tendent à construire un véritable « roman des origines » pour expliquer le choix du site et les circonstances de la fondation : la ville d'Alexandrie se voit volontiers attribuer une naissance auréolée de légende. Comment expliquer ce mariage entre mythe et histoire ? Le recours aux origines fabuleuses est d'abord une façon d'attribuer à la ville une naissance à la hauteur de celle des grandes cités grecques de l'époque classique : les Grecs affectionnent les récits mythologiques qui évoquent des villes fondées par des héros, sur le modèle de Thèbes (édifiée par Cadmos sur le conseil de l'oracle de Delphes), de Mycènes (fondée par Persée après le meurtre du roi d'Argos), ou encore de Corinthe (dont Sisyphe aurait été le premier roi). On sait que la culture latine poursuit cette tradition, et que Rome elle-même surgira du sillon tracé par l'un des fils de la Louve. Même si la fondation d'Alexandrie ne se perd pas dans la nuit des temps, sa généalogie tend à se hisser au niveau de ses sœurs aînées de la Grèce continentale.

Un deuxième facteur peut contribuer à expliquer la fascination qu'exercent les origines d'Alexandrie, et les rêveries qu'elles engagent : la ville qui porte le nom du plus grand conquérant de l'Antiquité s'illumine naturellement de la gloire d'Alexandre lui-même, dont le mythe – alimenté par des lettrés de sa suite, comme l'historien Callisthène, ou par des généraux de son état-major, comme Ptolémée – prend naissance juste après sa mort et acquiert en quelques dizaines d'années des proportions grandioses. Il faut rappeler que, dès l'Antiquité, la parabole fulgurante de ce nouvel Achille a suscité au moins autant de biographies érudites que de récits fabuleux : le conquérant fait l'objet d'une floraison d'anecdotes, qui se développent de façon exponentielle à mesure que les sources premières se perdent. Légendes, vies, histoires ou exploits d'Alexandre le Grand se multiplient au fil des siècles, faisant insensiblement glisser sa figure vers l'épopée. De ce point de vue, notait Malraux dans le *Miroir des Limbes*, la notoriété d'Alexandre ne peut être comparée qu'à celle du Christ : dès après sa mort, « le conquérant erre dans l'imagination du monde comme le Christ plonge dans le cœur de l'Europe. Notre limaille dessine ses grandes moires autour de ces jeunes morts surnaturels »... Cette aura

divine qui entoure le général rejaillit sur la cité dont il est l'inspirateur, et qui conservera en retour son tombeau. Ainsi, Alexandrie se présente comme une ville dont les racines se perdent dans un double imaginaire : celui de la tradition archaïque grecque, liée à la fondation des villes par des dieux ou des héros, et celui du général flamboyant qui lui a donné naissance.

Mais il est temps de considérer de plus près la légende elle-même. Si celle-ci est mentionnée, plus ou moins fugitivement, dans de très nombreux textes de l'Antiquité, les sources qui l'évoquent dans le détail peuvent être réduites à cinq références essentielles. La première se trouve dans l'œuvre de Diodore de Sicile : le dix-septième livre de sa *Bibliothèque historique*, composée au 1^{er} siècle av. J.-C., contient un long développement sur Alexandrie. Quelques années plus tard, le grec Strabon, qui sera amené à séjourner longuement en Égypte, rédige sa *Géographie* : cette ambitieuse encyclopédie présente tous les aspects du pays du Nil, notamment la ville d'Alexandrie, dont la genèse légendaire est fidèlement rapportée. À un siècle de distance, Plutarque consacre l'une de ses *Vies parallèles* à l'épopée d'Alexandre : au moment de raconter ses aventures sur le territoire égyptien, Plutarque s'attarde sur les circonstances qui ont amené à la fondation de la ville, et enrichit son récit de nombreux détails. Enfin, les historiens Quinte-Curce, dans son *Histoire d'Alexandre le Grand* rédigée au 1^{er} siècle, et Arrien, dans son *Anabase* composée plus tardivement, évoqueront également cet épisode.

En marge de ces cinq grandes références, et de toutes les sources mineures recensées par Aristide Calderini et Sergio Daris dans leur *Dictionnaire des noms géographiques et toponymiques de l'Égypte gréco-romaine* (1935-1987), il faut accorder une attention particulière à un sixième auteur, que l'on désigne par le nom de Pseudo-Callisthène : ce dernier a rédigé, aux alentours du III^e siècle, un étonnant *Roman d'Alexandre*, en s'inspirant de sources très diverses et en se faisant passer pour le véritable Callisthène, l'historien contemporain d'Alexandre qui l'avait accompagné pendant son équipée. Ce texte peu soucieux de vérité historique, qui oscille entre le conte de fées, le roman d'aventures et le livre de cape et

d'épée, rassemble diverses anecdotes sur Alexandre le Grand, dont certaines concernent la ville qu'il a fondée. Sa diffusion fut telle qu'il en existe aujourd'hui des versions en grec aussi bien qu'en syriaque, en arménien ou en éthiopien. Même si sa fiabilité est très discutable (dans l'Antiquité, le texte a été attribué tour à tour à Ésope, à Ptolémée I^{er}, à Aristote, et même à Alexandre en personne !), l'historiographie contemporaine tend à le réévaluer, car il offre un éclairage précieux sur les croyances associées à la ville dans les premiers siècles.

Dans le foisonnement de ces narrations parallèles, de Diodore de Sicile au Pseudo-Callisthène, c'est sans nul doute Plutarque qui offre le récit le plus développé et le plus riche de détails. Plus de quatre siècles séparent l'existence d'Alexandre du moment où Plutarque rédige son œuvre ; mais en réalisant une synthèse à partir de multiples documents aujourd'hui disparus, Plutarque constitue la source la plus complète que nous ayons à notre disposition. Il convient donc de reprendre le texte de l'historien grec dans son déroulement, et de l'utiliser comme un fil d'Ariane pour s'orienter dans les ténèbres de la légende.

SOUS L'INSPIRATION D'HOMÈRE

Dans sa *Vie d'Alexandre*, Plutarque retrace avec précision les grandes étapes qui ont marqué la carrière du conquérant. Au centre de son développement, quelques pages sont consacrées à l'entrée en Égypte de l'armée macédonienne. Après s'être rendu à Memphis, la capitale historique du pays, pour y honorer les dieux du panthéon égyptien et s'attirer les bonnes grâces du clergé local, Alexandre décide de fonder une nouvelle métropole « nommée de son nom » (*Vie d'Alexandre*, XLVIII). Son choix se porte sur la côte égyptienne, à l'ouest du delta du Nil : la nouvelle cité sera donc un comptoir maritime, ouvert sur la Méditerranée.

D'après les éléments que l'on peut reconstituer aujourd'hui, à cet endroit la côte se trouvait être déserte et peu amène, pour ne pas

dire tout à fait inhospitalière. De rares Égyptiens fréquentaient cette zone de roseaux et de marécages battue par les vents ; et si les Grecs connaissaient certainement cette partie du continent, ils s'étaient contentés, jusqu'alors, d'établir des colonies de dimensions très modestes, en d'autres points du littoral (notamment à Naucratis, située plus à l'est, sur l'une des branches du Delta, et en retrait par rapport à la ligne de côte). Preuve que cette frange côtière devait susciter *a priori* peu d'attrait immédiat, son paysage est évoqué de façon peu clémente par les auteurs des romans grecs du III^e siècle : pour bien des auteurs de l'époque impériale, les rivages du nord-est de l'Égypte représentent le *locus horridus* par excellence. On ne s'étonnera pas qu'ils choisissent souvent de faire de ces paysages désolés le cadre de leurs récits d'enlèvements, de naufrages et de piraterie.

Ainsi, dans *Les Éthiopiennes* (récit des amours contrariées de Théagène, jeune Thessalien, et de Chariclée, fille d'un roi éthiopien), Héliodore se plaît à reconstituer le paysage égyptien nilotique avant l'arrivée d'Alexandre : les aventures qu'il décrit sont en effet censées se dérouler à l'époque de la domination perse. Héliodore parle de la côte comme d'une plaine marécageuse habitée par des bergers vivant sur des barques à fond plat, mais également par des brigands sans scrupules prêts à attaquer les navires (I, 1-8) ; de même, dans *Les Aventures de Leucippé et Clitophon* (roman situé entre la Syrie et le nord de l'Égypte, dans une époque relativement indéterminée), Achille Tatius met en scène, non sans humour, des bergers farouches vivant sur le delta du Nil ; ceux-ci sont dépeints comme « des hommes sauvages, tous de grande taille » ; ils ont « la peau noire », « non pas d'un noir complet, comme les Indiens, mais à la façon des métis éthiopiens » ; ils ont également « la tête rasée, les pieds petits et le corps massif » (IV, 12-14). Le tableau semble peu engageant, si l'on se fie à ces évocations fantaisistes de la population indigène !

C'est pourtant sur cette côte sauvage qu'Alexandre choisit d'établir sa ville, en se situant tout à fait à l'ouest du Delta. Plutarque raconte qu'un site est d'abord repéré par les ingénieurs grecs, en un point donné du rivage. Le choix semble entendu, mais la nuit suivante,

Alexandre est réveillé par une « vision merveilleuse » : « Il vint se présenter devant lui un personnage ayant les cheveux tout blancs de vieillesse, avec une face et une présence vénérable » (*Vie d'Alexandre*, XLVIII) ; cette mystérieuse figure, venue secrètement rendre visite à Alexandre, n'est autre qu'Homère. Ce dernier lui souffle quelques mots, en rappelant à sa mémoire l'île de Pharos, sur la côte égyptienne, qu'il avait mentionnée dans l'*Odyssee*.

Il faut rappeler que dans la première partie de l'*Odyssee*, Télémaque, inquiet du retour toujours différé de son père, se rend à Sparte pour interroger Ménélas. Ce dernier lui raconte alors son propre périple, à savoir les déboires maritimes qui l'ont conduit à dériver jusqu'aux côtes de l'Égypte, précisément jusqu'à l'île de Pharos : là, Ménélas a dû affronter Protée – cette étrange divinité marine ayant le don de prophétie et le pouvoir de se métamorphoser – avant de repartir vers la Grèce avec Hélène. Ce sont quelques vers du récit de Ménélas, dans le chant IV, qui sont murmurés par Homère à Alexandre :

Il est, en cette mer des houles, un îlot qu'on appelle Pharos ; par devant l'Égyptos, il est à la distance que franchit en un jour l'un de nos vaisseaux creux, quand il lui souffle en poupe une brise très fraîche. [...] On trouve dans cette île un port avec des grèves d'où peuvent se remettre à flot les fins croiseurs. (v. 354-359)

On ne saurait recevoir d'indication plus détaillée sur le lieu et sur ses avantages : le texte homérique spécifie même que la distance à franchir depuis le delta du Nil (« l'Égyptos ») équivaut à une bonne journée de navigation. Dès le lendemain, Alexandre se rend donc jusqu'à l'île de Pharos, accompagné de sa suite ; il peut constater que cette île, de forme allongée et très proche du continent, protège un long bras de mer des assauts de la houle. En plus de sa rade abritée, le site que découvre Alexandre possède un deuxième avantage physique : il est adossé à un lac d'eau douce de grandes dimensions, le lac Maréotis. Sans attendre, Alexandre décide de renoncer à l'emplacement précédemment choisi par ses ingénieurs, et d'établir la ville sur la côte qui fait face à Pharos.